

XYZ. La revue de la nouvelle

Tante Anna ou la fidélité

Diane-Monique Daviau



Volume 1, numéro 2, été 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2610ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daviau, D.-M. (1985). Tante Anna ou la fidélité. *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(2), 17–26.

Diane-Monique Daviau

Tante Anna ou la fidélité

Le repas, plus que copieux, trop bien arrosé, nous avait peu à peu cloués sur nos chaises. Catherine fit un dernier effort, apporta le café et posa sur la table une coupe remplie de biscuits chinois. Je n'avais vraiment plus faim mais ne pus résister au plaisir de découvrir, pliés et cachés dans les craquelins, ces bouts de papier proposant des pensées qui feraient travailler nos cerveaux alourdis par l'alcool.

Je dépliai mon morceau de papier et lus à haute voix le message censé me concerner : « Le doigt sec ne peut ramasser le sel. » Catherine trouvait que j'avais de la chance ; les maximes que je découvrais dans mes biscuits se présentaient toujours joliment formulées, de véritables énigmes dont il fallait vraiment chercher le sens. Catherine, elle, tombait chaque fois sur des images dont la simplicité la décevait. Ce jour-là, le bout de papier qu'elle déroula en soupirant lui apprit qu'« avec le temps, l'herbe devient du lait ». Elle donna un coup de poing sur la table et froissa le papier d'un mouvement brusque :

— Vous voyez bien, c'est toujours la même chose !

Je pris la coupe et la tendis à Pio.

— Tiens, pige, qu'on sache enfin dans quelle direction tu devrais méditer !

Pio plongea la main tout au fond et retira de la coupe un biscuit si petit qu'il en resta quelques instants bouche bée.

— Vous croyez vraiment qu'il y a un message là-dedans ? dit-il après avoir tourné et retourné le biscuit dans sa main.

Il le cassa en deux et dégagea le papier qu'il déplia très, très

lentement, pendant que Catherine soupirait d'impatience et que j'en profitais pour me verser une deuxième tasse de café.

— Je n'ai pas mes lunettes, dit Pio tout à coup, où sont mes lunettes ?

Il porta le papier à la hauteur de ses genoux.

— « La mariée »... J'ai dû laisser mes lunettes dans l'auto...
« La mariée n'attend personne. »

— « La mariée n'attend personne » ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Catherine tendit la main vers Pio :

— Celle-là est vraiment bizarre ! Montre un peu...

Elle prit le papier et lut lentement : « La mariée n'attend personne... La *marée* ! La marée n'attend personne, pas la mariée, la marée ! »

Secouées de rires, Catherine et moi répétions cette phrase qui, pendant deux ou trois secondes, nous avait intriguées au plus haut point, « La mariée n'attend personne ». Maintenant que nous savions que cette phrase n'avait rien d'une maxime, elle nous semblait d'un ridicule incroyable.

Je repris mon souffle et versai un peu de café dans la tasse de Catherine et celle de Pio.

— « La marée n'attend personne », ça c'est joli, dit Catherine.

— La mariée me plaisait davantage, répondit Pio.

Il avait l'air pensif, son sourire, un peu forcé.

— C'est mignon comme tout, mais ça ne veut rien dire...

Pio glissa le bout de papier dans la poche de son pantalon.

— Moi, ça me dit quelque chose. Ça me rappelle tante Anna.

Je partageais la vie de Pio depuis bientôt onze ans et c'était la deuxième fois seulement que j'entendais Pio prononcer le nom de cette tante excentrique disparue le lendemain de la mort de son mari et dont on n'avait plus jamais entendu parler.

La tante Anna, d'après ce que m'avait raconté Pio, avait tout juste dix-sept ans lorsqu'elle s'éprit follement de Guillaume, mais cet homme ayant la tare d'être né vingt ans plus tôt qu'elle, la famille s'opposa à cet amour, et Anna dut attendre la mort de son père pour épouser sans risquer de perdre sa famille l'homme loïn duquel le mot « tendresse » lui serrait le cœur et la faisait souffrir.

— C'est le jour de son mariage, dit Pio, que j'ai vu tante Anna pour la dernière fois. Avec l'oncle Guillaume, elle alla ensuite habi-

ter à l'autre bout du pays. Jamais mon père ne s'inquiéta d'elle, ne prit de ses nouvelles. Grand-mère ne lui rendit jamais visite. J'ai souvent demandé la permission de lui écrire, mais elle me fut toujours refusée : on disait que tante Anna était « dérangée », qu'il valait mieux ne pas la fréquenter. Mais il n'y avait pas un seul de mes crayons qui n'ait su tracer les lettres de son nom, ce nom étrange que l'on pouvait lire tout aussi bien à l'envers qu'à l'endroit et qui me fascinait d'autant plus que tante Anna semblait tenir tout entière dans ce nom.

Pio se tut un instant. Catherine sourit, un peu gênée par l'émotion que Pio paraissait avoir peine à maîtriser. Jamais elle n'avait entendu Pio parler avec cette inflexion dans la voix, prenant tout son temps, choisissant ses mots. Moi-même, je n'avais vu Pio s'attendrir à ce point qu'à une seule autre occasion : le jour où il avait appris la mort de l'oncle Guillaume et la disparition de tante Anna. C'est ce jour-là qu'il prononça son nom pour la première fois. Il me raconta, se donnant beaucoup de mal pour démontrer le phénomène, comment tante Anna pleurait lorsqu'un chagrin immense l'envahissait : elle pleurait « à l'envers », disait-il, de l'extérieur vers l'intérieur, aspirant des sons plaintifs qui auraient déjà flotté dans l'air et qu'elle se mettait soudain à avaler bruyamment. Pouvait-on ensuite en toute innocence parler de *hasard* en comparant les pleurs de tante Anna et la façon si particulière qu'avait l'oncle Guillaume de prononcer le nom de cette femme en attirant l'air dans ses poumons ? Le jour de ses noces, tante Anna avait confié à Pio, sur le ton de la confidence : « Mon nom est beau dans la voix de Guillaume, mon nom n'est beau que dans sa voix. »

Pio, après avoir sorti de sa poche le bout de papier, l'avoir relu et posé à nouveau sur la table, regarda vers la fenêtre et murmura : « Un coin sauvage... »

Puis, haussant la voix :

— Dix années passées à attendre n'ont pas réussi à tuer en elle le coin sauvage qu'elle protégeait et défendait farouchement. Après la cérémonie à l'église, la coutume, dans cette région du pays, voulait que le plus proche parent du marié conduise la jeune femme au *banc de l'épousée* pour y recevoir les vœux et les bénédictions des invités au mariage. Mais tante Anna n'avait plus de temps à perdre, à dérober à son bonheur, et elle sortit de l'église à grandes enjambées, l'oncle Guillaume à sa suite, oubliant ou voulant désormais ignorer tout ce qui aurait pu retarder le moment où plus rien ni per-

sonne ne pourrait l'empêcher de poser sa tête sur la poitrine de Guillaume. Les invités, figés sur place, se mirent à chuchoter cette phrase qui grossit et s'enfla jusqu'à ce que le frère de l'oncle Guillaume la crie d'une voix si forte qu'elle résonna longtemps dans le chœur de l'église : « Mon Dieu, la mariée n'attend personne ! La mariée n'attend personne ! »

Je me souvenais que le jour où il m'avait parlé de sa tante Anna, Pio m'avait raconté avoir été le premier à la rejoindre au bord de la rivière derrière la maison où devait avoir lieu le repas de nocces. Guillaume et Anna avaient tourné les yeux vers Pio mais n'avaient point desserré leur étreinte. Tante Anna avait souri et avait demandé tristement : « Mais enfin... L'homme est-il une souris ? » Et comme Pio relevait la tête vers elle, étonné, ne sachant que répondre, elle avait ajouté : « Pio, tes ténèbres sont-elles aussi les miennes ? »

— Dans la famille, dit Pio en caressant du bout des doigts le morceau de papier posé à plat sur la table, tante Anna ne représentait rien d'autre qu'une page à tourner, et la mort de Guillaume tourna la page, tout simplement. Pourtant, il n'y avait nulle part au monde un être auprès de qui, lorsque venait le moment de se séparer, je ne ressentais jamais ce besoin insensé de rattraper quelque chose, d'arrondir pendant ces derniers instants les heures passées ensemble. Avec tante Anna, chaque rencontre était pleine jusqu'à la dernière seconde. Il n'y avait pas de place, en sa présence, pour les regrets, ou l'ennui, ou même pour les adieux, pas un millimètre entre nous pour le vide. Tante Anna habitait tout l'espace, tout le temps, et la séparation se faisait comme une déchirure, subitement. Jusqu'à cette déchirure, nous étions ensemble, comme si nous n'allions jamais nous quitter. Et puis, en une seconde, je me retrouvais seul, j'avais basculé de l'autre côté, l'univers s'était fendu en deux : d'un côté, tante Anna jusqu'à la limite du présent ; de l'autre, le reste du monde, ballotté entre le passé et l'avenir. J'avais dix ans lorsque tante Anna a épousé Guillaume. J'ai l'excuse de mon jeune âge pour ne pas avoir osé la visiter ou lui écrire malgré l'interdiction de ma famille. Mais j'avais déjà un quart de siècle le jour où tante Anna a disparu, et je n'ai rien entrepris pour la retrouver. Maintenant, elle est morte. Maintenant, j'ai mal, j'ai honte, j'ai peur...

— Pourquoi dis-tu qu'elle est morte ? Elle doit avoir à peine...

— J'ai reçu ce matin une lettre. Elle est morte en février. Toute seule. Comme une grande.

— Tu as reçu une lettre ? Mais de qui ?

— Une très longue lettre. De la mère supérieure d'un couvent en Ardenne. Tante Anna vivait là depuis la mort de son mari.

Si nous avons été seuls à cet instant, si Catherine, devant qui je me retenais toujours de manifester trop de tendresse à l'égard de Pio, ayant depuis longtemps deviné qu'elle aimait Pio en silence, si Catherine n'avait pas été là, j'aurais posé mes bras sur les épaules de Pio, aurais glissé mes mains dans ses cheveux et appuyé mon front contre le sien. Son regard et la douceur de sa voix me disaient qu'il venait d'atteindre son point de désert. Je pensais à tous les personnages qui pleurent dans les histoires, à ceux qui sont abandonnés et à ceux qui abandonnent, à ceux qui ont peur, à ceux qui ont mal, à ceux qui ont honte, je pensais à la millième arrière-petite-fille de mon amour, j'imaginai la couleur de ses yeux et je me disais qu'après tout, oui, après tout, nous sommes tous de passage, qu'il n'est pas plus difficile de traverser un désert qu'un océan, qu'il suffirait d'une machine à trier les souvenirs pour que Pio ne soit pas submergé par la tristesse en prononçant le nom « Anna ». Je me demandais si le fait que Pio ait déformé la phrase de la marée venait du fait que la lettre reçue ce matin-là avait ravivé le souvenir de tante Anna, fait ressurgir l'épisode du mariage dans sa mémoire, ou si Pio avait plutôt tenté d'oublier cette lettre, que l'histoire de la marée / mariée venait soudain de lui rappeler.

Catherine, je le sentais très bien, n'aimait pas voir Pio dans cet état, elle ne pouvait supporter le miroir glacé d'une peine flottant à la surface, elle préférait toujours que ses amis plongent dans leur malheur, nagent, se débattent, pour qu'ils aient ensuite envie de sortir de cette eau froide et traître, qu'ils s'allongent et se reposent, soulagés d'avoir touché le fond, soulagés de se retrouver hors de l'eau. Elle voulait en savoir plus long sur tante Anna, connaître le contenu de cette lettre, elle plaidait pour l'hygiène en toutes choses et ne trouvait pas hygiénique que Pio trifouille ainsi ses souvenirs comme certains tripotent les fruits que d'autres devront manger à demi gâtés déjà. Elle nous servit un cognac et demanda à Pio comment on avait réussi à le retracer alors qu'il n'avait aucun contact avec sa tante depuis plus de vingt ans.

Pio nous résuma la longue lettre écrite, d'une main tremblante, par cette religieuse devenue peu à peu l'amie et la confidente de tante Anna. Ce qui d'abord sautait aux yeux, dans cette lettre, c'était l'insistance avec laquelle la religieuse soulignait la grande

fidélité de tante Anna, sa fidélité aux gens, aux choses, un peu comme si elle avait craint que le destinataire de cette lettre, s'étant cru autrefois rejeté et abandonné par Anna, ne réagisse avec mépris ou ne manifeste aucun intérêt pour les événements relatés. Tante Anna, du fond de son couvent en Ardenne, avait continué de suivre Pio des yeux, comme elle l'avait fait auparavant, du temps où avec son mari elle vivait à l'autre bout du pays, sans nouvelles de sa famille. On ignorait comment elle s'y prenait, mais elle savait ce qui se passait dans la vie de Pio, elle le suivait de ville en ville, connaissait le nom de la femme qui partageait sa vie, savait quel emploi il occupait et à quelle adresse on pouvait le rejoindre. Dans un calepin noir portant la mention *Concerne mon neveu Pio*, elle avait accumulé des dizaines et des dizaines de renseignements, des noms et des adresses, des dates, des chiffres de toutes sortes. Un jour, elle avait confié à l'économe : « À ma façon, moi aussi je tiens les livres. J'inscris dans mes petits carnets noirs les recettes et les dépenses de ma vie. Pour que rien ne se perde. Je veux savoir d'où vient ce qui me transforme, où va ce que je suis devenue. » Elle se suivait elle-même à la trace.

Sa peur de se perdre de vue allait, semble-t-il, beaucoup plus loin encore. Au fond elle craignait, tout simplement, qu'on lui vole sa vie. Lorsqu'elle arriva au couvent, dépenaillée, épuisée, ayant marché nuit et jour en traînant une valise et un immense sac en toile dans lequel elle avait placé, soigneusement enveloppée, une très vieille armoire à pharmacie, elle se disait en danger, poursuivie par son père qui voulait la ramener de force à la maison. Elle disait que son mari étant mort, son père l'obligerait à retourner vivre avec « eux ». On lui expliqua qu'à son âge, son père n'avait plus aucun droit sur elle. Mais rien ne put la rassurer, elle tremblait de peur, demandait qu'on la cache. On la recueillit, on la chouchouta, et un bon soir, au bout de quelques années, elle raconta la mort de son père, celui qui lui inspirait tant de crainte, voulait la traquer, la ramener au bercail, qui s'opposait à son mariage, celui dont elle attendait la mort pour pouvoir enfin épouser Guillaume. Elle parla longuement de son amoureux, de sa santé qui commençait à lui causer bien des soucis, des promenades qu'ils feraient ensemble à la campagne dès qu'il pourrait à nouveau marcher sans s'essouffler, de la façon si charmante dont il prononçait son prénom, et elle leur promit de ne pas quitter le couvent sans leur avoir d'abord présenté Guillaume. Emmêlée dans les fils de sa vie, qui pendaient de par-

tout comme des franges, elle avait déjà commencé à se perdre de vue.

Pour se soustraire à l'emprise de son père, déjouer les plans qu'il ne manquerait sûrement pas d'élaborer pour la contraindre à rentrer dans le rang, elle avait développé des systèmes fort complexes dont il fallait longuement étudier la logique avant de s'y retrouver. Un de ces systèmes érigés comme des obstacles entre elle et l'ennemi avait bien embêté la communauté à la mort de tante Anna. Dans le testament rédigé peu après son arrivée, elle léguait tous ses avoirs à divers organismes de charité et chargeait l'économiste de voir à distribuer elle-même cet argent, mais l'argent en question se trouvait dispersé dans 287 succursales de six institutions bancaires différentes, réparties dans trois pays. Si son père découvrait qu'elle avait des économies à tel endroit et tentait de lui dérober son argent pour la forcer à le suivre, il mettrait la main sur une somme bien mince et son plan échouerait.

Cette organisation compliquée destinée à tromper l'ennemi tant redouté se retrouvait également dans sa façon de se vêtir, de se coiffer, de marcher. À tous les niveaux de son existence elle déployait des trésors d'imagination pour brouiller les pistes, passer inaperçue, tromper l'opposant. Même lorsqu'elle se déplaçait à l'intérieur du couvent, elle appliquait une technique développée et perfectionnée au cours des ans, qui consistait d'abord à faire croire qu'elle avançait lorsqu'elle reculait, tandis qu'on avait l'impression qu'elle reculait lorsqu'elle se déplaçait vers l'avant. Ensuite, il s'agissait de ne bouger de cette façon bizarre que lorsque personne ne lui prêtait attention. Dès que quelqu'un s'avisait de diriger son regard vers elle, un visiteur, par exemple, elle s'immobilisait immédiatement, où qu'elle se trouve, et tâchait de se fondre dans le décor, comme si elle en faisait partie — une statue, un fauteuil —, elle donnait à croire qu'elle se tenait là depuis toujours, immobile, immuable.

Pio vida son verre. Il fit une pause, fronça les sourcils. Il ne voyait rien d'autre à ajouter, la lettre répétait de différentes manières les informations qu'il venait de rassembler.

— Elle n'était pas très vieille, dit Catherine, sais-tu de quoi elle est morte ?

— On parle vaguement d'angine. Elle avait à peu près cinquante ans. L'oncle Guillaume aussi souffrait d'angine... J'aimais ma tante Anna. Après le repas de noces, je l'avais aidée à transpor-

ter ses bagages dans l'auto. On ne m'avait pas permis de l'accompagner à la gare. Je pleurais. Pour me consoler, elle avait sorti de sa mallette une énorme liasse de lettres, m'avait fait sentir le papier. Elle avait dit : « Ces lettres m'ont soutenue. Je les appelais *Mes lettres d'amour ensommeillées*. Aujourd'hui, l'amour s'étire, sort de son lit, va à la fenêtre. Ces lettres m'ont permis d'attendre que le soleil se lève. Le papier sent bon, n'est-ce pas ? » J'avais fait signe que oui, embrassé tante Anna et couru jusqu'à la rivière. Comment peut-on abandonner un être qu'on a aimé à ce point-là ? J'ai laissé le temps passer, le temps m'a détourné d'elle.

Catherine saisit le bout de papier posé près du verre de Pio, le relut, rejeta la tête en arrière.

— La marée n'attend personne, dit-elle.

Je vis que Pio souriait. Catherine ferma les yeux. La fatigue nous avait gagnés. Je proposai de rentrer avant que le sommeil ne nous surprenne cloués sur nos chaises.

Catherine nous raccompagna en nous faisant promettre de revenir le vendredi suivant. Nous reviendrons, nous aimons Catherine, et l'herbe qui se change en lait avec le temps, et les biscuits chinois, et les mariées qui n'attendent personne et conservent leurs lettres d'amour et les font sentir aux enfants qu'elles aiment. Nous reviendrons, mais pas vendredi prochain. Un peu plus tard, dans trois ou quatre semaines. Vendredi prochain, nous passerons la journée à Malmédy, chez une amie qui nous invite depuis des années à lui rendre visite. Le lendemain, nous nous rendrons au couvent où tante Anna avait trouvé refuge. C'est hier que nous avons décidé d'entreprendre ce voyage. Hier, Pio a reçu une autre lettre, de l'économe, cette fois. La lettre accompagnait un colis, « le seul souvenir, avait écrit l'économe, que nous puissions vous faire parvenir, car Anna, à part sa vieille valise et quelques vêtements démodés, ne possédait que cette armoire à pharmacie dont elle semblait se servir comme d'un secrétaire miniature. Nous n'avons pas trouvé la clef, nous avons donc dû forcer la serrure, mais nous n'avons touché à rien. Elle contient quelques papiers et de très jolies boîtes d'allumettes. Je ne savais pas que votre tante les collectionnait. Vous verrez, l'armoire a du style. Anna y tenait sûrement beaucoup pour s'en être encombrée dans sa fuite. »

Je défis l'emballage pendant que Pio relisait la lettre pour la troisième fois et sortis l'armoire de son carton. Le terme qui conviendrait le mieux à cet objet serait « émouvant » ou « attendris-

sant ». L'armoire est finement travaillée, de délicates poignées de porcelaine ornent les deux portes sur lesquelles sont peintes deux gracieuses licornes au corps blanc, à la tête pourpre et aux yeux bleus. Derrière ces portes, une douzaine de très petits tiroirs disposés en deux colonnes ; encadrant ces deux colonnes, deux compartiments plus larges, en haut et en bas, et, à gauche et à droite, une série de menus crochets dont la fonction demeure mystérieuse. Sur le devant de chaque tiroir, peint à la main, un pigeon biset.

Quant aux papiers et aux boîtes d'allumettes, les religieuses, comme nous l'écrivait l'économe, n'y avaient sûrement pas touché, autrement, nul doute qu'elles nous auraient prévenus de leur contenu. Peut-être même auraient-elles jeté le tout avant de nous expédier l'armoire à pharmacie. Le choc que nous eûmes en ouvrant les boîtes d'allumettes n'eut d'égal que celui que nous réservaient par la suite les soi-disant « papiers » du soi-disant « secrétaire ».

Après avoir tiré les petits tiroirs de la rangée de droite, tous vides, j'avais ouvert ceux de la rangée de gauche. Entassées là, soixante-six minuscules boîtes d'allumettes, reliées deux par deux à l'aide d'élastiques, portaient chacune une inscription à l'encre noire : la première d'un groupe de deux boîtes était marquée « premier semestre » suivi de l'année ; la deuxième portait la mention « second semestre » avec l'année. Dans chaque boîte s'empilaient six morceaux de papier pelure datés du premier de chaque mois, pliés et repliés et fermés par un bout de papier gommé. Chacun de ces minipaquets contenait vingt fragments d'ongles en forme de boomerang : ce que tante Anna avait récupéré, depuis trente-trois ans, chaque fois qu'elle s'était coupé les ongles ; la datation remontait au jour de sa rencontre avec Guillaume. Des deux grands tiroirs du haut et du bas, Pio retira trente-trois bandes de papier pliées en deux, indiquant chacune une année. Tante Anna y avait déposé, peut-être quotidiennement, les cheveux qu'elle avait perdus depuis sa dix-septième année.

Au choc que cette découverte plutôt macabre nous causa d'abord succéda peu à peu un sentiment mêlé de tristesse et de fascination. Toute l'impuissance et l'acharnement d'Anna devant cette vie menacée s'étaient là, dans ces tiroirs si longtemps tenus fermés à clef.

Pio referma les portes de l'armoire et suivit du bout de son index le contour des deux licornes.

— Tante Anna n'aimait pas toujours cette couleur, elle disait :

« Le blanc est beau lorsqu'il est blanc, le blanc ne me plaît que lorsqu'il est vraiment blanc. » Je sais qu'elle portait du blanc le jour de ma naissance. T'ai-je déjà dit que je suis né le jour où tante Anna a rencontré Guillaume ?

Diane-Monique Daviau a publié *Histoires entre quatre murs* en 1981 aux éditions Hurtubise HMH et elle prépare actuellement un recueil de nouvelles. Une nouvelle intitulée «Bonjour, Philippine!» a été retenue par les membres du jury du Concours de nouvelles de Radio-Canada.